

Seuls 16 % des professeurs SONT DES FEMMES

▶ Dans le milieu universitaire, les femmes peinent à accéder aux postes à responsabilité.

▶ En Fédération Wallonie-Bruxelles, seuls 16 % des postes de professeurs ordinaires à l'université (c'est-à-dire les postes les plus élevés dans le milieu académique) sont occupés par des femmes. C'est ce que révèle une enquête menée auprès de 1 400 enseignants et chercheurs issus des six universités francophones de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Les femmes sont pourtant très nombreuses en début de parcours académique mais l'étude démontre que plus on avance dans la hiérarchie, plus les femmes se font rares.

Selon Caroline Closon, professeur de psychologie à l'ULB qui est à l'origine de cette étude, les raisons de cette "évaporation des femmes" sont multiples.

"70 % des tâches ménagères sont effectuées par les femmes. Cette répartition inégale des tâches est également une réalité dans le milieu universitaire et a un impact négatif sur les femmes, qui ont moins de temps et d'éner-

gie à consacrer à leur carrière. Cette répartition inégalitaire des tâches fait aussi qu'on va estimer qu'un homme sera plus disponible qu'une femme pour son travail", constate-t-elle.

La spécialiste dénonce également l'existence d'un "plafond de verre" qui empêche les femmes d'accéder aux fonctions les plus importantes. "À CV égal et à compétences égales, on va avoir tendance à favoriser un homme. Les hommes continuent à être perçus comme plus aptes à diriger, tandis que les femmes seront plutôt perçues comme de bonnes collaboratrices. D'autant plus que si une femme se montre dirigeante et autoritaire, des caractéristiques appréciées chez les hommes, elle sera perçue négativement. Il y a encore beaucoup de stéréotypes et de sexisme bienveillant qui nuisent aux carrières féminines", constate-t-elle.

DES FACTEURS INDIVIDUELS expliquent également cette situation. "Quand un homme reçoit une proposition de promotion, il

va généralement foncer, estimant qu'il mérite cette place. Une femme va avoir plus tendance à hésiter, à avoir un sentiment d'usurpation."

Cette différence de statut entre hommes et femmes résulte donc de nombreux facteurs. Et pour les spécialistes, elle n'est pas sans conséquences pour la qualité de la recherche scientifique elle-même.

"Des études montrent qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre le cerveau masculin et le cerveau féminin sur le plan cognitif. Les différences qui peuvent se manifester entre les performances des hommes et des femmes sont clairement liées à la socialisation. Pourquoi y aurait-il plus d'hommes aux postes les plus importants ? Le problème est bien sociologique ! Le problème est aussi qu'on est en train de perdre des talents. En sciences comme ailleurs, la diversité est importante", estime Bernard Fusulier, directeur de recherches au Fonds national de la recherche scientifique (FNRS).

Maïli Bernaerts

45 % des femmes victimes de discrimination

À la question de savoir s'ils avaient déjà dû faire face à une situation discriminatoire sur leur lieu de travail, 45,7 % des femmes ont répondu par l'affirmative, contre 22,3 % des hommes. L'expérience de la maternité dans la carrière académique est souvent évoquée par les femmes comme un problème. D'un côté, les femmes sont vues comme moins disponibles et moins productives, ce qui va à l'encontre de l'idée productiviste du chercheur

qui doit consacrer tout son temps à la recherche et à la publication. D'un autre côté, les femmes se plaignent du manque de mesures qui permettraient la conciliation et le développement de la carrière quand on a des enfants. Les femmes dénoncent aussi un manque de reconnaissance de leur travail, ce qui les oblige à démontrer constamment qu'elles sont à la hauteur. Elles ont l'"impression de devoir en faire beaucoup plus". De plus, elles témoignent d'un manque d'autorité reconnue ou de légitimité, qui sont automatiquement accordées aux collègues hommes. Les remarques sexistes concernant le physique ou la façon de s'habiller des femmes sont aussi dénoncées.

LA QUESTION des quotas divise le monde universitaire

▣ Certains y voient une solution, d'autres dénoncent une forme de discrimination inversée.

► "Je suis pour l'instauration de quotas en fin de parcours. À C.V. égal, je pense qu'il faudrait sélectionner une femme plutôt qu'un homme. Si l'égalité est une préoccupation, si on pense que

tout le monde a à y gagner, je pense qu'il faut le faire. Il n'y a que 16 % de femmes parmi les professeurs ordinaires. C'est une disproportion énorme ! Si un tel fossé existe, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas, qu'il y a des biais qui empêchent les femmes d'accéder à ces postes. Instaurer un quota, c'est réparer les erreurs du passé. On sait que les femmes qui veulent faire carrière partent avec un double fardeau, que les hommes n'ont pas. C'est parce que le système est inégalitaire qu'il faut prendre des mesures pour revenir à cette égalité", estime Caroline Closon, professeur de psychologie à L'ULB et responsable de l'étude sur les discriminations hommes/femmes dans les universités francophones de la Fédération

Wallonie-Bruxelles.

SON OPINION N'EST pas cependant celle de la majorité des universitaires. Autant chez les hommes que chez les femmes, l'idée d'imposer un quota de femmes parmi les professeurs ordinaires ne séduit pas.

"On a observé que les femmes, presque autant que les hommes, rejettent l'idée de l'introduction de quotas et la possibilité qu'une année sur quatre, seules les femmes pourraient déposer un dossier. Ces politiques sont fortement critiquées car elles sont perçues chez les femmes comme dévalorisantes et chez les hommes comme de la discrimination inversée", indique l'étude.

Ma. Be.